

LE PRINCIPE D'HUMANITÉ

I

Nous sommes une espèce. De ceci, au moins, sommes-nous à peu près sûrs. Linné a donné le point de départ : est espèce l'ensemble de tous les êtres dont les caractères communs les distinguent au sein d'un genre (et, fort logiquement, le genre est un ensemble d'espèces voisines).

Une définition plus récente invoque l'interfécondité comme facteur déterminant, en y ajoutant que la descendance doit être fertile. Le problème est que deux espèces différentes, dont les descendance soit n'existent pas, soit ne sont pas fertiles, peuvent, en toute logique, au bout d'un nombre incalculable de tentatives ratées, se croiser, réussir à procréer, et donner au monde des hybrides fertiles.

Des hybrides vrais se rencontrent assez fréquemment chez les plantes, ces monstres dont on ne sait où commence et où finit l'individu : arrachez-en un bout, plantez-le, et voilà un nouvel être qui pousse ses feuilles. L'hybridation est chose facile chez eux, mais elle n'est que très rarement naturelle : elle nécessite, dans l'immense majorité des cas, l'intervention d'un tiers.

L'hybridation spontanée se rencontre surtout chez les mammifères : d'un lion et d'une tigresse, voici parfois le tigrion, qui se reproduira avec lionne ou tigresse.

Alors, qu'est-ce donc, finalement, qu'une espèce ? Disons ceci : c'est un ensemble d'organismes au sein duquel l'interfécondité, et la fertilité de la descendance, sont des caractères très lourdement majoritaires, et à l'extérieur duquel ces mêmes caractères sont, au mieux, exceptionnellement rares.

Le temps borne la validité de l'espèce : dans sa jeunesse, elle est fille d'une autre ; dans sa vieillesse, elle s'éteint, en laissant la place, quand tout va bien, à des enfants. À l'intérieur de ses limites, elle est identifiée par du code, qui détermine comment sont fabriqués les êtres qui la composent.

Et ne me demandez pas ce que c'est qu'un individu car je n'en sais plus rien, et ce mot fait ricaner le Baron. Il y a des individus d'allure suspecte, comme les champignons ; il y a des individus changeants, comme les méduses et les coraux ; il y a les individus abominables, comme les figuiers banyans qui sont une forêt, et si l'on en extrait un bout, ce bout redonnera une forêt à lui tout seul. En somme, tout individu risque bien d'être divisible, ce qui fait que je préfère utiliser le mot « être », nom commun et verbe à la fois. Et avec ça il faudrait savoir ce qu'est une âme, et puis : qu'est-ce qu'un être humain ?

II

Il y a deux humanités. Il y a l'humanité biologique, qui est l'espèce *Homo sapiens* Linnaeus, 1758 [Systema naturae vol.1, Mammalia / Primates, page 20] avec ses variantes physiques que l'on nomme parfois races : *sapiens* var. *asiaticus*, *sapiens* var. *americanus*, var. *indiænsis*, *africanus*, *atra*, *rosea*, *alba* etc., dont le mélange autorise toutes les fantaisies. Remarquez que l'on note le taxon en *italique*, pour signaler sa validité, car il nomme une chose à peu près tangible qui est l'espèce, tandis que les variantes sont écrites en lettres romaines, parce qu'elles n'ont de valeur que subjective : éventuellement pour le collectionneur, évidemment pour l'élèveur, et bien sûr pour l'imprécateur frénétique car il reste encore, dit-on, de ces animaux-là.

Par exemple, chez certaines pétoncles d'Europe occidentale, qui sont des sortes de petites coquilles saint-Jacques, il y en a des blanches striées de roux, qui ne ressemblent pas du tout aux autres ; il y en a des marbrées, des oranges, il y en a des violettes. Toutes ces variantes qui attirent l'œil ont reçu des noms, mais comme toutes sont sexuellement compatibles, leur séparation n'est pas fondée biologiquement ; celle-ci ne reflète aucune réalité taxonomique mais une simple interprétation visuelle opérée par l'observateur, qui pourra, du reste, avec un peu de patience, aligner sur la table toute une

série allant de la variante A à la variante B, de la variante A à la variante C, de la variante B à la variante C, aussi éloignées qu'elles puissent d'abord sembler être les unes des autres.

L'humanité biologique est aussi chatoyante et variée que ce bivalve nommé *Æquipecten opercularis* (Linnaeus, 1758), et, tout comme ce petit mollusque, elle n'est contenue que dans une seule « espèce ».

Mais il y a aussi l'Humanité en tant que principe, qui prend une majuscule : qu'est-ce qui différencie l'être Humain de tous les autres Animaux ? Être Humain c'est quoi ? Question équivalente à celle que se poseraient les dauphins en se disant : finalement, qu'est-ce que la Delphinité, qui nous différencie tant du reste des Animaux ? Nous les Atramyrmidées de la Trapalousie occidentale, sommes tellement différentes des autres fourmis, limaces, chiens et puces etc.

C'est une question qui attend une réponse non biologique ; c'est aussi une question dont la réponse est foncièrement non objective. Et c'est cette question, au bout du compte, qui attend tout être humain au détour du chemin. L'autre démon rougeoyant, au sculpteur d'Évika : « Quelle est ta flèche ? » Qu'as-tu fait de ton humanité ? Comment as-tu été Humain ? Quel bolide as-tu chevauché ta vie durant ?

Qui sommes-nous ? Qui avons-nous été ? Bien qu'il n'y eût pas, inscrites dans les Cieux et nous attendant, une bonne réponse et de mauvaises. Depuis des millénaires qu'on se demande ce que nous pouvons bien être, des tas d'hypothèses ont été avancées, qui toutes sont peu satisfaisantes, puisque, avec le temps, chacune finit par être ressentie comme incomplète.

Le premier, au sein de l'Histoire, à avoir articulé qu'il cherchait un homme, fut, croit-on savoir, ce sacripant de Diogène, avec sa lanterne en plein jour. Sarcasme ? Voire. Il cherchait, très exactement, un Homme. Il n'en trouva nulle trace, dit-on. Aussi prit-il la liberté de penser qu'il n'y avait, somme toute, aucune différence entre les humains et les animaux, puisque l'Homme n'existait pas. Fort de cet axiome, il décida de se conduire en animal, et choisit de faire le chien. Ce fut le fondateur du fameux groupe des Cyniques : kuvός = chien. Pipi, caca, se renifler les fesses, manger, jouer, baiser, se battre et faire la sieste.

Qu'est-ce qu'un Homme, nom d'un petit bonhomme ? Pour ce que j'en sais, les Descartes, les Hobbes, les Kant, n'ont pas cherché des Hommes ; ils les ont supposés, c'est plus simple, et ont joué ensuite avec ce concept, découvrant en chemin des choses parfois intéressantes. Hobbes : l'homme est social par accident, et brutal tout le temps (ça commence bien). Descartes : l'entraînement à la générosité rend libre (on renifle ici un fumet d'Épictète). Et

voici Kant : la morale ne te surplombe pas, elle te baigne et te pénètre ; en pratique, aie toujours devant tes yeux l'Humanité comme fin de tes actions, et non comme simple moyen.

Beaucoup de gens, en Europe, surtout entre la Renaissance et l'Aufklärung, ont travaillé sur l'Humanité avec un grand Hu ; mais moins, finalement, pour la définir, que pour en esquisser, de conseils en prescriptions, chacun à sa manière, le destin.

Au vingtième siècle, tout change. On ne sait plus trop que croire, ni comment. Les Hommes nous ont pété entre les mains. Vercors se penche sur l'énigme : dans un astucieux roman intitulé *Les animaux dénaturés*, il propose que soit Humain tout Hominidé ayant un sentiment religieux. Ce qui obligera l'auteur à circonscrire ledit sentiment par des tests ne faisant pas référence à des expériences strictement humaines, de manière à pouvoir le détecter sans erreur possible chez les autres animaux de cette famille. Bon courage !

Le problème est que si l'on s'en tient à ce seul critère du sentiment religieux, rien n'empêche de conclure que telle race extraterrestre bâtisseuse de temples est Humaine. Car la question de l'Humanité penseuse ne faisant, par principe, jamais appel à l'arrière-plan biologique de l'espèce (contrairement à ce

que pose Vercors qui mélange tout), elle ne peut, en cours de démonstration, utiliser soudain des attendus géographiques, anatomiques ou systématiques, et décider que non-non-non, comme ces gens-là sont des méduses, malgré leurs églises et leurs ex-votos, ce ne seront pas des Humains !

En fait, sans le vouloir, Vercors, avec sa proposition, nous amène, *après lui*, à étendre l'Humanité bien au-delà des frontières biologiques de l'espèce chez laquelle elle est apparue. Nous avons là un indice. Grattons un peu :

Ce qui différencie l'homme des animaux ? Les biologistes y ont répondu avec la plus grande exactitude. Mais ce qui extrait l'Humain de l'Animal, c'est, *après Vercors*, un esprit désincarné, susceptible par conséquent de se *réincarner* n'importe où il lui plaira : chez des méduses pensantes, chez des limaces religieuses, chez des crabes philosophes ; et la frontière devient de plus en plus floue à mesure que l'on étudie la nature. D'ailleurs, c'est toute la nature qui est floue.

Allez, ne nous laissons pas abattre, faisons comme si nous ne savions pas où nous allons, et listons pour commencer quelques traits réputés *Humains* :

- L'art et la philosophie, la religion ;
- Le langage infiniment évolutif, et le cumul organisé du savoir qui en découle ;

- La notion de temps, et le regard porté sur le passé, qui peut être placé derrière le présent, ou, chez certains peuples, par-devant ;
- L'anticipation : que se passera-t-il demain ? Ou si je fais ceci ? Donc le conditionnel ; c'est à dire, au bout du compte, les mathématiques. Mais aussi les statistiques.

Chacun de ces traits peut être imaginé ailleurs, sur d'autres mondes, et qu'en est-il alors de la spécificité Humaine avec un grand Hum qui doute et s'interroge ? Sans compter que nous n'en sommes qu'à l'aube de l'étude de nos animaux terriens. Qui connaît, par exemple, le langage et la grammaire d'une seule fourmilière ? La question a été vulgarisée en Europe par l'aimable Bernard Werber, et, s'il est bien certain que des gens cherchent, aucune réponse n'est encore apparue.

Pour faire court, et foncer à une conclusion qui ressemble à une patate chaude : dans un livre lumineux, Jean-Claude Guillebaud finit par nous dire que l'Humanité est d'abord un projet ! Ce qui rejoint la façon de voir des philosophes du XVIII^{ème} siècle qu'il aimait tant observer, ne définit rien¹ (encore heureux), mais donne à méditer.

1 J-C. Guillebaud : *Le principe d'Humanité*. Paris, Seuil, 2001.

Car peu importe, à tout prendre, que l'Humanité existe ici et nulle part ailleurs, ou pas : la question de notre identité, comme bien souvent, est la seule chose qui soit féconde en cette affaire. Elle traduit une exigence de dignité qui, par essence, varie avec le temps et le lieu, et dans laquelle, si l'on aime consolider les histoires à dormir debout, on sera tenté de déceler la griffe du Titan.

« Connais-toi toi-même... » était-il écrit à Delphes. Et les bons prêtres d'ajouter, bien chafouins : « et laisse le monde aux dieux », c'est à dire, tout d'abord, à nous qui gérons l'oracle. Ne décrypte pas ce qui t'entoure ; ne joue pas au scientifique. Heureusement, depuis Socrate, on aime désobéir à ce genre d'*addenda*. Connais-toi toi-même, point.

Mais si le monde et ses dieux montrent le bout du nez au cours de tes recherches, ne t'en détourne pas pour préserver ta pureté d'athée ou de bon croyant, mais étonne-toi, au contraire, de cette trouvaille faite en ton for. Le principe d'Humanité devient alors accessoire, et peut-être même se révèle-t-il enfin pour ce qu'il est : immatériel, et peut-être même sans objet ; mais dévoilant, par sa désincarnation puis par sa disparition, une perspective autrement plus glorieuse, qui est celle de l'aurore de l'esprit. On est loin, n'est-ce pas, des fanatismes.

Il devient alors vain de considérer ce principe comme une perfection, un but en soi, tandis qu'il pourrait être intéressant de le tenir pour un plongeur, ou un terrain d'envol, même si cette idée n'est ni très originale ni fort solide puisqu'on titube, ici, au bord même de la métaphysique, cet abîme plein de suppositions où rien ne se prouve, rien ne se réfute, et où tout se recycle.

III

Il n'est rien, chez la plupart des humains, de plus important qu'une langue pour se bien construire ; l'invention du feu ou la manipulation des outils font piètre figure à côté du langage. Quel progrès attendre, en effet, de la part de gens qui n'auraient aucun moyen de transmettre des savoirs complexes ?

Prenons l'exemple des théorèmes : ils sont comme les marches d'un escalier menant vers une connaissance. Qui ne peut en établir même un seul aura tôt fait de rencontrer ses limites. Ceci dit, il existe des groupes indiscutablement Humains qui ne comptent pas au-delà de cinq, et n'aiment point les abstractions ; ceux-là, du reste, n'utilisent le feu que de manière sporadique, surtout pour se protéger. Mais enfin, ils parlent !

Alors, encore une fois, qu'est-ce que l'Humanité ? Disons que les Humains ont la *possibilité* de se passionner intellectuellement pour des sujets absolument pas cruciaux, comme la tétrapiloctomie d'Umberto Eco, la résolution d'énigmes sur les traces d'Hercule Poirot, ou pour des histoires aussi invraisemblables que ce monceau de pages : ce que Dominique Lestel² appelle la *suradaptivité* de notre système cognitif, qui nous autorise, entre autres délices inutiles, à, donc, couper les cheveux en quatre juste pour le frisson de l'exploit.

Les Arabes du Sahara s'intéressaient, ai-je lu chez Monod, à la *saryaniyya*, la langue d'Adam ; cas exemplaire de tétrapiloctomite aigüe, car enfin, où la trouver ? Est-ce à dire, peut-être, qu'ils cherchaient la langue des premiers hommes ? Mais desquels nom d'un chien, il y en eut tant ? *Sapiens* l'Africain, *Erectus* d'Asie, *Neanderthalensis* d'Europe ? Que de complications, et comment savoir, puisqu'il n'y a pas de mots fossiles ? On en sait beaucoup plus sur les poux de ces gens-là, que sur leur langage.

2 D. Lestel : *Les origines animales de la culture*. Paris, Flammarion, 2001.

Par ailleurs, la langue adamique a-t-elle véritablement existé ? Impossible ! Au départ, il était prévu que notre espèce fût « animale »... C'est à dire, n'ayant rien d'Humain – je précise, à toutes fins utiles, que c'est le Baron qui nous a prétendu ça en face ; moi, je ne fais que rapporter, alors ce n'est pas la peine de me hurler dessus.

Tout le Moyen-Orient l'affirme : dans la Genèse comme dans les histoires mésopotamiennes, partout, les Adamites sont d'abord présentés comme des serviteurs... Or, les animaux, s'ils communiquent, ne parlent pas un langage susceptible de se développer à l'infini : ils ne s'intéressent pas à des notions comme l'entéléchie, la turbocompression, la théorie des cordes ou les attracteurs étranges. Leurs cultures évoluent à un rythme infiniment moins soutenu que la plupart des cultures humaines, et n'englobent pas autant de domaines.

Ainsi pourrait-on dire que la langue d'Adam le prototype dans son bocal n'a rien à voir avec la langue d'Adam jeté au-dehors par les anges : car si la première est une langue fonctionnelle, adaptée au jeu particulier de contraintes offertes par le jardin d'Eden, la seconde est évolutive et dévoreuse. Celle-là, il n'est rien de l'esprit qu'elle ne puisse manipuler. La première est encore animale, tandis que la seconde pousse son petit *h* vers les majuscules orgueilleuses ; regardez, voici l'Homme !

Pourquoi ? Comment ? Comment passe-t-on d'une langue à l'autre ?

Ceci est l'histoire d'un détournement, qui a reçu le nom d'Altération. Nous dirions, nous autres enfants d'Adam, qu'il s'est agi d'un sauvetage... Car un dieu a refusé d'obéir à un ordre direct, et n'en a fait qu'à sa tête, plus tard, en douce. Pourquoi a-t-il refusé d'exécuter cet ordre ? Écoutons l'inépuisable, l'intarissable Baron...

« Un dieu ne peut créer sans amour. Créer demande tellement de volonté... Et même si le travail, à la fin, peut vous sortir par les trous de nez, que vous en avez par-dessus la tête, ras le bol ou ras la casquette, jusqu'aux oreilles et même jusqu'à la gauche, vous ne l'abandonnez pas, vous le finirez !...

Et si le travail, sans être simple, était passionnant ? S'il allait changer la face du monde ? S'il ne demandait que quelques malheureux petits millions d'années pour être achevé ? Et si vous en étiez fier ? Comment vous sentiriez-vous, alors, si, vers la fin, votre client, ou votre patron, vous disait : *ce n'est plus tout à fait conforme à ce qui avait été prévu ; ici et là c'est différent, donc ça n'ira pas...* Et s'il rajoutait ensuite : *il faut tout défaire, et l'on ne recommencera plus ?*

— C'est une question pour le plaisir de questionner, ou ça recouvre un fait historique ? demanda Primo, toujours très soucieux d'investir le moins possible dans du charabia ventu, fût-il œuvre de Iwa.

— Ah, mais je vous raconte là des faits complètement tout à fait réels, et qui ne se contentent pas d'être historiques, mon cher, car ils sont même préhistoriques, eh oui... Je poursuis : *Mais si l'on changeait juste quelques petites choses ? Tenez : après tout, si j'ai bien compris, ce qui vous gêne, c'est que l'organisme est devenu fragile. Mais ça, on ne pouvait pas le prévoir... Or, on peut contourner la difficulté, en agissant exactement... comme ceci... — Non... Personne ne sait ce que ça donnerait à la longue ; que des complications, sans doute, et d'une autre envergure encore... Ce serait aller de mal en pis. Je vous l'interdis ! — Peut-être, mais pas forcément ! — Non, non, non et non ! Nous ne prendrons pas ce risque. Détruisez tout ! — Permettez-moi d'insister. Ils sont beaux, ils vivent, pourquoi les détruire ? — Je ne veux pas d'échecs ! Incomplets, ils sont en trop. Foutez-moi tout ça dans le trou sans fond et arrêtez de me casser les pieds avec ! — Pitié ! Qu'au moins nous conservions les prototypes ! — Les prototypes, si vous voulez... Mais le reste passe à la trappe. Exécutez !*

— Vous êtes en train de nous raconter que le Bon Dieu, ou je ne sais qui, sous prétexte que nous ne fonctionnions pas bien, a voulu nous détruire ? » J'étais plus que dubitatif. Mais le Baron :

« Et que croyez-vous avoir entendu, lorsque Karine vous a parlé du Déluge ? Quand l'Univers se fut déployé, avec les débuts de la vie germant un peu partout, les Puissances envisagèrent de créer des espèces *intelligentes*, qui seraient destinées au service. En langage divin, je me souviens qu'on appelait ces êtres des Jardiniers... Voyez-vous, on voulait des animaux qui fussent extrêmement polyvalents, adaptables, solides, faciles à satisfaire, et donc intelligents à leur manière. Des *animaux*, pas des végétaux, et reliés à la source, c'est à dire : ayant conscience de son existence, afin de pouvoir devenir, au cours du temps, les agents incarnés du Patron. En somme, il nous fallait des animaux *religieux*.

— Pauvres de nous !

— Allons allons... Cette idée, on s'en souvient, fut acceptée. Les Dieux auraient leurs serviteurs... Et justement, j'ai ici quelques papiers qui datent de cette époque ». Le Baron se souleva, fouilla dans ses vastes poches, et en sortit des paperasses toute froissées, qu'il entreprit de lisser en les étalant sur une table de jardin. « Voyons voir ce qu'on y raconte... Lumière ! » Un robot apporta de la lumière ; les papillons s'empressèrent d'affluer, et piétinèrent les feuilles antiques. « Chasse-mouches ! » On alla chercher un chasse-mouches.

« Nous soumettons par la présente à votre attention nos conclusions sur le mode optimal de reproduction à incorporer à la série. Au vu des simulations, la population étudiée conservera le maximum de ses possibilités d'apprentissage et de curiosité en utilisant soit l'hermaphrodisme, soit une reproduction bisexuée ; cette dernière option étant, de l'avis général, la plus apte à dynamiser les puissances cognitives des individus à l'étude, car elle leur offre l'occasion de se spécialiser quelque peu tout en conservant un grand faisceau de virtualités communes, et, par là même, de générer, à court terme, des antagonismes féconds en découvertes stimulantes ». Quel jargon ! Vous avez compris quelque chose ? Une autre : *« Pour ce qui est de la genèse, les différentes solutions étudiées sont toutes d'égale valeur : oviparité, ovoviviparité, viviparité, viviparovovovité, etc. Toutefois, il conviendrait de privilégier, pour la série, les genres à sang chaud ».* Lu, visé, date, signatures, tampons et griffes, avec en-dessous, cette mention : *« Pas d'écailles ! Espèces semi-invasives. Présenter trois projets d'homéothermes pour le tant. »*

Le Baron : « Le programme était ainsi, dès le début, trifide. Trois branches furent étudiées en simulation, qui aboutirent à la présentation de trois prototypes, parfaitement stupéfiants, j'ose le dire : l'un pour les géantes gazeuses, qui volait ; l'autre, pour les naines carboxygénées, qui sautait dans

les végétaux et pouvait escalader les roches, avec une longue queue préhensile, des poils et des puces ; le troisième, pour les environnements méthanés, qui fouillait et fouissait, vermiforme. Tous homéothermes, tous bisexués, tous pré-religieux. »

De cette époque date un dialogue entre deux Puissances intervenant dans le processus. Le Baron nous en exhiba une copie :

Avons presque terminé. Recommandons omnivores. Faut-il requérir l'autorisation de l'Auguste ? Il y a une réponse écrite au verso : Oui toujours. Nota bene que, pour les mondes avec dioxygène, les tétrapodes, c'est toujours bien. Pouce opposable souhaité par les hautes instances (abandonner les grands ongles). Ordre ci-joint...

« Les trois prototypes furent somptueux. Leurs concepteurs reçurent les plus hautes félicitations. L'insertion dans l'évolution fut autorisée. Sur Terre, on choisit une époque charnière, située il y a 400 millions d'années à peu près, quand apparurent des Vertébrés pourvus d'une mâchoire. C'était un moment intéressant, car un gène de la tête venait de se dupliquer ; son double en profitait pour se spécialiser, et ça, pour les dieux, c'était comme un coup de pouce du destin. On le spécialiserait, nous, au lieu de laisser faire le hasard... Oui, Primo ?

— Les Dieux croient donc au destin ?

— Ah, mais quel coquin ! C'est une façon de parler, bien entendu...

— Langue de bois ! Ça sent la pirouette. Répondez clairement !

— Bon, le destin n'existe pas, je vous l'accorde ! Mais il nous pourrit la vie quand même... Les petits colons du temps de l'insertion étaient alors bien loin d'avoir l'allure d'arboricoles poilus et agiles, mais leur... *destinée*, si monsieur Primo me permet, était, dans les grandes lignes, toute tracée. Peu de choses pourraient les faire dévier. Un jour, ils sauteraient au milieu des branches... Pendant ce temps, les trois couples de prototypes paressaient dans leurs enceintes respectives ; le mâle dont les copies s'agitaient sur Terre et sur huit-mille autres planètes porterait plus tard, dans une légende de chez vous, le nom d'Adam. Et les Hébreux, inspirés, soupirant après le doux temps de l'enceinte, donneraient à celle-ci le nom de Jardin, car c'est ainsi qu'il fut présenté au couple ancien, et le souvenir en est resté dans les rêves de la descendance...

— Mais...

— Mais... Mais voici que trois modifications sévères apparurent, une pour chaque variante de A. Sur certaines planètes, des volants perdirent leurs plumes respiratoires et s'ouvrirent des branchies ; leurs performances physiques s'en ressentirent, et ils devinrent la proie de chasseurs plus rapides. Des fouisseurs perdirent leur sens de l'orientation magnétique, et

développèrent des capacités olfactives stupéfiantes pour compenser ce défaut ; malheureusement, ils devinrent sujets à d'énormes rhumes et infections des voies respiratoires, et cet obstacle perturba leur évolution à tel point que l'on s'attendait à les voir disparaître... Pour finir, sur mille-cent-trois mondes, les tétrapodes poilus perdirent leur queue, ce qui mit le Conseil en rage ; ils vécurent plus près du sol, escaladèrent tout moins bien, eurent beaucoup de concurrents et de nouveaux prédateurs. Ils périclitèrent. Les proto-humains étaient tombés des arbres...

— Bon sang, s'exclama Évika, que s'était-il donc passé ?

— L'évolution, tout simplement ! Un air plus visqueux ici, et les plumes, devenues trop collantes, sont abandonnées, tandis que les oreilles s'équipent de branchies... Mutations ! Pour un peu, on nagerait au lieu de voler... Là, un nuage d'étoiles et de boules rougeâtres, rempli de métaux ferreux, perturbe les champs magnétiques des planètes qu'il rencontre ; les fousseurs, déboussolés, s'en sortent en quelques millions d'années en développant un nez de cochon truffier, atchiâ ! Enfin, sur les mondes terramorphes, des épisodes de sahélistation perturbent les forêts primaires et font descendre les petits animaux des arbres ; ceux-ci s'en vont dans la savane plus souvent qu'auparavant, et leur queue se réduit, ou disparaît au hasard d'une sous-espèce. Totalement anoures, les plus récents de ces enfants d'Adam

naviguent dans les herbes géantes, nains au milieu des fauves... Que faire pour sauver les trois branches du projet ? Rien, apparemment. Dieu voulait tout mettre à la poubelle.

— *Permettez-moi d'insister. Ils sont beaux, ils vivent... Pourquoi les détruire ?* C'est vous qui aviez dit ceci ? demanda Karine.

— J'étais chef de projet... »

IV

Quelques décennies avant notre arrivée au pied de la Plume, un quidam nommé Isaac Bashevis Singer avait écrit qu'il ne savait plus très bien, au sortir de l'adolescence, si la vie en général n'était pas une sorte de moisissure, un accident regrettable, plutôt qu'un merveilleux sommet³. Le meurtre et la concurrence, et l'état dit « de nature » hurlaient des vérités que toute sa culture réprouvait : il y avait de la compétition partout, on se marchait les uns sur les autres, et des notions sublimes comme l'entraide, la compassion,

³ *A little boy in search of God*, Doubleday, 1976. Noter encore la réflexion du Régent, dans *l'Électre* de Giraudoux (1937), qui compare lui aussi l'humanité à une moisissure (I, 3). Et ça lui semble tout naturel ! Bref, il y a des gens qui voient la vie comme une anomalie de la matière. De là à s'imaginer que l'intelligence est une anomalie de la vie... Aussi, par pitié, ne cherchons pas à savoir ce que pourrait être une intelligence anormale.

l'humilité et autres fariboles honorables, ne faisaient qu'aggraver le sentiment qu'il avait d'avancer dans l'existence coincé entre deux mondes inconciliables. Cela pouvait vouloir dire que rien n'avait réellement de valeur morale, et que tous les individus, quelle que fût leur espèce, pesaient autant ; c'est à dire, pourquoi pas, qu'ils ne pesaient rien.

Le désordre sanglant qui grouillait sur sa planète poussait donc ce brave jeune homme à envisager la vie comme un fléau, plutôt que comme un tout indifférent au destin de ses éléments. Il ne voyait tellement plus de sens à son existence que ça le rongait nuit et jour. Au point qu'il devint écrivain ! Ceci dit, d'aucuns auraient tourné encore plus zinzins. Voilà, du reste, pourquoi l'Altération fut déclarée nuisible : elle rendait zinzin...

« Mais, sacré nom d'une pipe, grogna Niko, c'est quoi, à la fin, l'Altération ?

— Justement, j'y viens ! »

Dieu se promenait dans les Jardins. Il considérait les trois couples premiers, innocents et tranquilles chacun dans son paradis. Leur vie était douce. Ils étaient astucieux, débrouillards, et ils aimaient Dieu ; ils auraient dû fournir d'excellents jardiniers, mais voilà, il ne servaient plus à rien. La création devrait se passer de leur descendance. Dieu rencontrait un échec.

Il avait fait les choses dans le mauvais ordre : il aurait fallu élaborer le monde *autour* du projet, et non pas adapter le projet au monde. Les enceintes auraient dû être créées en premier, puis leurs habitants, puis seulement ensuite la matière, la vie naturelle ; tout se serait déroulé bien autrement... Mais comment aurait-il pu savoir ce qui aurait convenu à l'Univers, avant même de l'avoir lancé ?

Maintenant, évidemment, il était trop tard. À moins de tout dissoudre ; ce qui aurait pour conséquence l'apparition d'une horrible chose, qui serait la solitude.

Lorsqu'on est seul sans jamais avoir rien connu d'autre, on n'en souffre pas. Il faut, pour goûter ce qu'est la solitude, avoir été plusieurs. Or, les Puissances, parties intégrante de l'univers créé, ne survivraient pas à sa destruction. Aussi, Dieu se retrouverait-il sans compagnie, sans miroir, sans amour, sans plus rien. Et peut-être, du coup, sans désir... Un néant ! Dieu, un néant !

Il sortit du Jardin terrestre sans avoir rien décidé. Il éteignit derrière lui. Le Jardin se replia. Le damier apparut, et le ciel plat avec ses organes lumineux. Désert, jusqu'à l'infini.

Dissimulé dans une encoignure, invisible, Prométhée regarda Dieu s'éloigner. Dès que celui-ci eût disparu au coin du couloir, le Titan sortit de sa cachette, s'avança vers l'entrée du Jardin, ouvrit la porte, la franchit et referma

sans un bruit. Il considéra les deux plans immenses, une vision pénible pour qui a passé une éternité à tripoter de la matière bien bornée, et à y trouver du plaisir.

Au-dessus de lui, se trouvait ce qu'on avait coutume de nommer le Ciel, quadrillé d'alignements de lumières ; là-haut se tenaient les organes qui généraient à la demande l'écosystème désiré. À ses pieds, sous l'immense damier (la Terre), se cachait le transmetteur, le lien entre l'enceinte et la matière animée issue des prototypes : toute modification de ces derniers s'insérait dans l'évolution des espèces-filles, là-bas dans le monde créé. Et réciproquement, ce qui arrivait aux lointains êtres vivants était répercuté à leurs ancêtres virtuels enfermés ici.

Le Jardin était clos. Pour l'instant, les deux êtres qui y vivaient habituellement n'existaient pas. Tout était silencieux. Prométhée s'accroupit au sol, sur le disque central, et dessina dans le vide un serpent lumineux qui était la clé. S'il avait été matériel, Prométhée aurait alors senti la gravité s'éveiller. Puis il dessina un autre motif ; l'enceinte se déploya et prit la forme d'une coupole.

Un troisième dessin ; du cercle central monta une sorte de piédestal vaporeux, sur lequel Prométhée fit, là encore, des passes ; le Ciel et la Terre disparurent, case par case, et le Jardin se déploya, parfaitement naturel.

Prométhée se tenait maintenant auprès d'un arbre, à l'emplacement exact où s'était trouvé le piédestal. Autour de lui, une forêt ; des prairies au loin, un ruisseau, des rochers ; et les fourrés impénétrables qui formaient l'enceinte. Des arbres fleurissaient, d'autres portaient des fruits, des animaux ailés sillonnaient l'espace.

Il restait deux choses à faire. Il installa ce qu'il avait apporté et le mit en marche. Puis il généra le couple prototype. Comme d'habitude, celui-ci apparut endormi à la fourche d'un arbre énorme. Les deux bestioles n'avaient plus de queue, c'était bizarre à voir.

La nouveauté qu'il avait amenée les surprendrait ; il était sûr que ces petits curieux viendraient observer ce qu'il avait trafiqué. Il était temps de les réveiller.

« Voilà ce que je voulais, murmura le Baron. Puisqu'ils devaient servir de liens, ils se pencheraient dorénavant sur la mort, ce grand mystère. Et puisque Dieu ne voulait plus d'eux, eux-mêmes viendraient à lui. »

La mort : le néant ? Ou quoi derrière ? Il voyait déjà les questions fuser dans les petits cerveaux. Mais justement : pour que des questions il y eût, et surtout des questions métaphysiques, il fallait, aïe-aïe-aïe, modifier deux ou trois petits détails sans se faire prendre... « Et se créer ensuite une retraite. Avec des entrées dans l'autre monde. Et une seule sortie... Qui fonctionnerait comme dérivation occasionnelle. Mais chaque chose en son temps... Je continue. »

C'est une sacrée fée qui s'est penchée là sur notre berceau. Elle a fait tourner sa baguette magique : « Je vous ai mis debout devant l'abîme, et vous avez vu qu'il n'y avait de limites nulle part, ni dans le temps, ni dans l'espace, et que le sac à mystères était sans fond.

— Comment avez-vous procédé ?

— Tout ce qu'ont les êtres de la série A, les autres animaux l'ont aussi ; mais les A en ont plus. Et avec moi, ils en ont encore dix fois plus que ce qui était prévu à l'origine. Leur monde est le plus énorme monde, leur tas d'outils est le plus énorme tas d'outils, leurs rites, leurs histoires, tout leur paquetage est énormément plus énorme... Je vous ai dopés, en vous offrant tout simplement l'éternelle jeunesse : vous mourrez tous avant d'avoir pris la forme adulte ! Ce simple retard chimique dans le vieillissement des corps vous a transformés en d'incorrigibles jeunes singes, avec une grosse tête pleine de cerveau, avec de grands yeux curieux, et l'affreuse manie de poser des milliards de questions irritantes. »

En deux mots : *no limits* ! Juste deux ou trois bidules à tripoter. Qui sait, peut-être y serions-nous arrivés sans aide... Mais les légendes sont là, formelles, incontournables, pénibles à force de vouloir nous ôter la liberté du désert, pour nous insérer dans un, n'est-ce pas, *programme*, qui nous dépasse, bien sûr, bêtes que nous sommes... Allez, on se prosterne !

Primo n'aimait pas du tout cette histoire : « On nous a créés... Misère ! Puis quelqu'un nous a tripatouillés en douce, et voilà : on pense, on s'interroge, on gueule dans le vide... J'aurais préféré ne jamais rien savoir ! »

Tout ça à cause du serpent, ose-t-on affirmer ici et là... Parce qu'on a dit que le Malin se cachait sous les traits de ce brave reptile, tenu pourtant en bien des lieux pour un porteur de savoir (voyez le caducée).

Allons bon, Satan, vraiment, vous croyez ? Mais si on réfléchit deux secondes, on se dit, avec quelque apparence de raison, que l'on avait été, de toutes façons, reniés... Et que le seul qui voulut bien nous aider fut celui qui a été depuis nommé l'Ennemi, le Satan ; mais ne serait-ce pas de la calomnie de qualifier de satan celui qui refusa de nous laisser tomber ?

Car un *shaitan*, pluriel *shayatin* (ils sont légions, c'est notoire), c'est l'adversaire non seulement de Dieu, mais aussi des humains. Le pôle Satan, le trou sans fond, le pur chaotique, c'est la bouche de l'Ifset égyptien, contre lequel fut, un temps, établie la règle de Maât, comme une intuition fugace. Le vrai Satan n'a rien à voir avec Prométhée, c'est l'évidence même !

En somme, notre fée n'était pas si maugréeuse qu'on a bien voulu nous le donner à croire. Elle voulait bien faire, et jugez un peu si elle a raté son ouvrage, ou pas : après tout, nous autres, touristes, étions bien arrivés à huit jusque dans son manoir... Et cette fée, qui, dans nos légendes, se nommait Kumarbi, Enki, Éa ou bien Prométhée, ou encore Na'hash le serpent, nous la découvrons sous les traits contrastés du Baron Samedi, prince des Guédé, sombre étoile au panthéon vaudou ; figure non plus de l'initiateur, de celui qui impulse, mais du sphinx, mortellement dangereux, qui te questionne d'abord sur toi-même, tel un juge des enfers. Quelle est ta flèche ?

Alors Prométhée agit. Il conçoit un projet démentiel, concentré comprimé sous une forme anodine, un dopant fabuleux ! « Ah c'est comme ça ? On périclité ? On tourne de l'œil au milieu des fauves ? Bon ! Voilà, mes petits, la potion de Papa Promé. Vous m'en direz des nouvelles... » Le feu de la

connaissance, celui qui nous fait grésiller dans la nuit tournoyante, tant on le désire ! Le fruit défendu ! Pour cette seule galaxie, cela porte jusqu'à six-mille noms, toujours très métaphoriques, pour la plupart intraduisibles, ou alors avec des sens bien mystérieux : voici le caillou d'or, la graine des fous, la vague moirée, l'ivresse-merveille, et aussi, plus inquiétante, la goutte d'ambre. Peut-être un piège, donc.

D'ordinaire, cette Altération fut très bien vécue par ceux qui en furent les bénéficiaires. Cependant, sur trois mondes, on considéra, fort bizarrement, que c'était une catastrophe... Par exemple, sur Terre, en Méditerranée orientale, des timbrés s'imaginèrent être d'affreux vilains coupables. Sur d'autres continents, on ne s'en plaignit pas, bien au contraire.

Ainsi, sur cette petite boule bleue comme dans l'univers entier, des gens prirent lentement conscience qu'ils avaient une conscience. Quelle trace retrouvons-nous de cette Altération ?

C'est simple. Les six dernières espèces d'Hominidés encore existantes, les six derniers petits rameaux de l'énorme banyan foisonnant que fut jadis notre famille, ont un ancêtre commun. C'est à dire que *Gorilla gorilla*, *Gorilla beringei*, *Pan troglodytes*, *Pan paniscus*, *Homo sapiens* et *Pongo pygmæus*

ont le même aïeul. Voici une fin de branche assez restreinte. Et, parmi ses membres, le seul qui n'ait ni dents ni griffes ni muscles ni poils dignes de ce nom, c'est l'homme. Eh oui... Mais on a la grosse tête.

Car il y a, chez les Hominidés, une règle qui établit une relation directe entre la taille du cerveau et l'ampleur du système sensoriel-moteur. Gros muscles, gros cerveau ; petits muscles, petit cerveau. Vaste bidoche, vaste caboche.

On peut ainsi établir un graphique, avec en abscisse le poids de la bête, et en ordonnée son cubage cérébral. On obtient, depuis le gracile *Pan paniscus* jusqu'au massif *Gorilla gorilla*, une ligne relativement droite, qui indique assez clairement que tous les Hominidés respectent un même rapport cerveau/biceps. Cette ligne est un peu courbe, car la relation n'est pas tout à fait proportionnelle : le cerveau gonfle tout de même un peu moins vite que la chair.

Et où sont les humains, dans ce beau graphique ? Ils sont terriblement loin, bien au-dessus, tout à fait dans les nuages. En outre, le long du temps, l'accroissement du volume s'accélère. Une vraie fusée :

a) Lucy : 300cm³, 1m10, il y a 2,5Ma, pointe le museau au-dessus de la ligne commune.

b) Ses enfants, chétifs Australopithèques, 45kg tout mouillés, ont un cerveau de 400 à 450cm³. déjà, ils pulvérisent la norme. Le meilleur chimpanzé

moderne ne leur arrive pas à la cheville. Mais voyez la suite :

c) 700.000 ans plus tard seulement, voici *Homo habilis*, le roi de l'outillage, 1m30, 600cm³. *Habilis* qui aurait été ravi de recevoir une perceuse à piles pour son anniversaire.

d) Puis vient *Erectus* : 55kg, mais 1000cm³ !

e) Et puis là, il y a 120.000 ans, *Homo sapiens* : 50-55kg, 1m60 à tout casser, et pourtant... 1400cm³... Un moteur de grosse cylindrée monté sur une trottinette. Mille-quatre-cent centimètres cubes ! Si nous avons respecté la règle commune, nous ne devrions même pas en avoir quatre-cent !

Nous ne sommes plus dans le schéma normal des singes. Notre cerveau a été boosté. De quelle manière ?

On pense que c'est à cause de certaines mutations dans les séquences régulatrices des gènes du développement de la tête (dans un gène, une séquence régulatrice gère la façon dont la séquence codante agit : un peu, beaucoup, lentement, rapidement ; c'est un adverbe).

Mais maintenant, *nous savons*, nous autres... Et nous pouvons affirmer, jurer et parier toute notre fortune là-dessus : le pourquoi de cette mutation inédite, inouïe, imprévisible, énormissime, c'est le bidouillage effectué en douce par ce fou de Prométhée. Vous me croyez, au moins ?

Et donc, dans le sillage de *sapiens*, voici le religieux, voici l'art, et toute la technologie sans laquelle, tout frais tombés de nos branches, nous aurions fini directement dans l'estomac d'une bande de tigres, comme le supposait le Bon Dieu quand il nous a largués. Mais nous avons bouffé le fruit, et nous avons survécu, turlututu.

Le Baron : « Donc, oui, l'humanité est bien un projet : celui de Dieu d'abord, le mien ensuite. Extrêmement ancien, il a, au bout d'un certain temps, viré au clandestin... Car vous êtes des clandestins. Voulez-vous des points sur les i ? Vous n'avez pas l'autorisation d'exister ; vous n'avez pas de papiers ; si les flics vous trouvent, vous êtes bons pour le four... Après quoi, il y eut, pour moi, une facture à régler. Et pour vous, les enfants du projet A, un péage. »

Car le ralentissement du développement corporel fit que les pré-humains adultes, au fil des millénaires, conservèrent de plus en plus leurs traits juvéniles : pas de crocs, mais des quenottes ; pas de griffes, mais des ongles ; quasiment plus de poils, et ne parlons pas des muscles...

« Vous êtes les plus faibles de tout l'ordre des Primates. Je cite un de vos textes : *Ils connurent qu'ils étaient nus*. Ah ça oui ! Vous étiez nus dans une arène pleine de monstres surarmés. Toute la nature conspirait à votre perte... Alors vous vous êtes battus contre elle. »

Ça c'est bien vrai ! Quand nous autres avons quitté notre planète pour venir ici voir le Baron, nos congénères étaient sur le point de l'abattre enfin, la vile salope. « Victoire ! Ils danseront sur ses os ! »

V

La peur de ne jamais avoir assez, la peur de ne pas être suffisamment protégé, la peur de la faiblesse : elle est si vieille ! Mais elle est sans objet aujourd'hui. Elle a conduit les humains dans une forteresse, c'est très bien merci beaucoup, mais pourquoi est-elle ensuite montée s'installer dans le donjon ? Pourquoi a-t-elle hissé *son* drapeau à elle ? Pourquoi continue-t-elle, aujourd'hui encore, à nous commander ? Et, bon sang, pourquoi se laisse-t-on faire ? Enfin zut, quoi ! Ça fait des millénaires qu'on nous dit d'arrêter de gigoter comme ça, il n'y a pas le feu ! Il n'y a *plus* le feu, soyez cool, devenez sages ! Devenez de vieux sages...

Nous, huit humains égarés sur les terres du Baron, nous avons eu l'opportunité de quitter ce monde de cinglés, dans lequel il n'y avait aucune échappatoire : soit l'on travaille d'arrache-pied pour éviter de rester en arrière dans la course à l'accélération, soit l'on s'étouffe dans la misère crasseuse au

milieu des nuages de fumée que soulèvent les concurrents encore en état de foncer. Ce monde créé par les humains ne laisse aucune place à un autre modèle de vie que celui de la ruée effrénée. Ou alors, oui, on peut se faire anachorète... Mais solitaire, mais simple civil contemplatif ? Mais petit jardinier dans son lopin ? Candide avec sa bêche et son arrosoir ? C'est impossible. Une loi, ici, nous cravache. Pas de place pour les promeneurs.

Ainsi, toujours, on a peur. Peur de manquer, de rater, peur de perdre... J'adore entasser du bois, du vin, des conserves dans la cave ; j'adore les comptes en banque bien gras ; je vénère à genoux les congélateurs obèses ; or, je vois la mort qui s'approche, et ma vie pourrie est pleine de frustrations. Aussi, cette année, il faudra faire cinq, dix, vingt pour cent de mieux ! Tuez, déboisez, raclez les fonds marins, creusez des mines, lâchez des bombes, construisez encore plus d'avions, investissez dans du gigantesque !

Truandez encore plus de pauvres, foutez-vous bien de la gueule des gens, sinon vous ne tiendrez pas votre objectif et l'on vous jettera dans les ténèbres extérieures... Puis-je dire, en passant, que ces ténèbres sont aussi une nuit merveilleuse ? Cependant, toujours, les slogans : entassez les fruits, inventez des casse-têtes encore plus performants, et aussi des arcs, et des propulseurs pour tuer encore plus de gazelles ! Massacrez ces lions qui nous

piquent nos proies, poussez des troupeaux entiers vers les falaises, il s'agit de dominer, nom d'une pipe, on va pas se laisser faire par ces saletés de bêtes. Montrez vos couilles, rentrez ces bides, tas de bleusaille ! Résultat : mais c'est qu'on nous craint à mort !

Victoire ! On dansera sur ses os ! Nous sommes les maîtres du monde. Écrasons notre cigare dans cette main de gorille, vautrons-nous sur cette peau d'ours, badigeonnons-nous la bite avec de la poudre de rhinocéros, et ordonnons de remplacer encore plus de forêt primaire par du palmier à huile ! Tu n'as pas ta Rolex, sous-homme ?

Le Baron, peinard dans son fauteuil en rotin : « L'agressivité et l'avidité, qui, d'ordinaire, sont plutôt des aides, sont devenues, en quelques dizaines d'années seulement, des facteurs limitatifs à votre expansion de criquets pèlerins. Voilà ce qui vous perd... Le Bon Dieu avait plus d'un tour dans son sac, voyez-vous... Donc, je le sentais bien, mes contre-mesures s'avèreraient insuffisantes... D'où, changement de rôle ; et, dans la clandestinité, comme jadis au temps des roseaux flûtant les secrets de l'Olympe, j'ai préparé votre retour, et le mien. Car j'ai été chassé, comme vous le savez »...

VI

« Tu n'aurais jamais dû faire ça ; regarde-les, maintenant ! Misérable ! »

Les premiers outils ; le feu ; les milliards de questions, et le sentiment d'être seuls contre tous... Au ciel, ça bardait. Le dieu mineur qui nous avait donné trop d'intelligence se faisait souffler dans les branchies. « On vide les enceintes. Jetez-les dans le monde... Et toi : hors de ma vue ! Tu n'as plus ta place parmi nous !

— Mais...

— Ose encore ouvrir la bouche, et je te détruis ! D'ailleurs, c'est décidé, je te détruis. »

Le foie est le siège de l'âme, pensaient les Grecs. Mais l'âme d'un dieu est coriace ; on a beau vouloir la lui ôter, ça repousse... Eschyle : l'oiseau tous les matins fondait sur Prométhée enchaîné, et lui dévorait ce qui la nuit, doucement, obstinément, repoussait.

Prométhée enchaîné à la matière, rabaissé chaque jour pour l'empêcher de reprendre de l'altitude, n'avait, à part cela, plus aucun pouvoir... Et pendant ce temps, les prototypes, comme des fantômes, avaient trouvé refuge au plus profond des rêves de leur descendance. Adams et Èves chassés des Paradis, les enfants prirent peu à peu conscience de leur condition ; ils eurent le sentiment irraisonné d'être des naufragés, tombés du ciel dans des mondes remplis de brutes.

Le Titan avait apporté le vrai feu, celui qui attire au divin, qui appelle à l'être ; depuis, ses protégés, emportés dans la nuit mystérieuse de l'existence, brûlent et se consomment de toutes sortes de désirs, de craintes et d'interrogations. Pour certains, la plus importante est celle-ci : qu'y a-t-il derrière le rideau ?

« Eh ! Toi, là-haut ! Si tu existes, gros bourrin mal embouché, montre-toi et raconte-nous ! Qu'est-ce que tu as osé faire à ta création, grand cornichon ? »

Voilà certes une espèce qui sort de son rang, à oser invectiver ce qui a droit, dit-on, au respect total. Mais comment faire autrement ? C'est notre *destin*, c'est notre voie ; c'est la faute à notre grosse tête ! Et cette propension à s'adresser à Dieu en lui demandant des comptes, comme Yossel de Rakov⁴ debout dans les décombres de son existence, invite à se demander si, par hasard, nous n'irions point briguer la place, un de ces jours.

4 Z. Kolitz : *Yossel Rakover s'adresse à Dieu* [Buenos Aires, 1946].
Lévy, 1998.

« Je ne comprends pas, dit Évika. Mais qui êtes-vous, à la fin ?

— Je suis le vieux Titan des légendes, et je suis aussi le Baron Samedi. Ceci est mon nouveau costume... J'attends, j'espère, je tisse ma trame. Je veux prouver que tout n'est pas perdu ! Aussi je peaufine mon retour, et pour cela j'ai besoin de gens comme vous. Je suis celui qui interroge les morts, je suis le portier d'Avalon.

— Avalon ?

— Oui, Niko, oui. Avalon, puisqu'il faut tout dire ! Je sais, vous tous, vous me voyez sous les traits d'un nègre bicolore, mais c'est ici une interface, un simple *personnage* ! J'ai des ailes, savez-vous, et je pourrais bien vouloir les déployer. Alors ces membranes occulteraient les étoiles. Vous auriez soudain l'impression de contempler un vampire. Un géant aérien dont l'envergure couvrirait tout, d'un horizon à l'autre, comme un bombardier de cauchemar... Ou plutôt... plutôt, oui, comme un condor protégeant sa couvée du regard brûlant du Soleil. »

Nous allâmes nous coucher. Dans notre sommeil, nous rêvâmes la fin de la Terre. Des siècles filèrent, que nous survolions avec le sentiment attristé d'un immense gâchis. Une merveilleuse source de vie avait été polluée.

